

Le Québec, un arbre aux racines médiévales **Entrevue avec le Père Benoît Lacroix, O.P.**

Cap-aux-Diamants

Numéro 42, été 1995

Présence du Moyen Âge au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8752ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Cap-aux-Diamants (1995). Le Québec, un arbre aux racines médiévales : entrevue avec le Père Benoît Lacroix, O.P. *Cap-aux-Diamants*, (42), 14–17.

LE QUÉBEC, UN ARBRE AUX RACINES MÉDIÉVALES

ENTREVUE AVEC LE PÈRE BENOÎT LACROIX, O.P.



ap-aux-Diamants: Père Lacroix, vous êtes connu comme un intellectuel québécois qui s'est beaucoup intéressé au Moyen Âge. Est-ce que c'est la formation religieuse dans votre ordre, les dominicains,

qui vous a amené à vous intéresser au Moyen Âge?

Benoît Lacroix: D'abord, une assignation de ma communauté religieuse m'a dirigé vers Toronto. Étienne Gilson était là. En m'envoyant à Toronto, en 1942, on se disait: «Avec Gilson, il va arriver quelque chose. Il faut l'instruire ce Benoît Lacroix.» Gilson était alors le grand maître de la philosophie médiévale. À l'époque, il était une grande autorité, il écrivait beaucoup de livres et donnait de nombreuses conférences. Gilson aimait beaucoup le Canada français. Quand il m'a vu arriver, bien sûr, il y a eu comme une sorte d'affinité naturelle entre nous à cause de mes origines françaises. Lui, il était à Toronto en milieu anglophone. J'étais un peu coquin sur les bords et lui, il l'était beaucoup. Alors, on pouvait parler à la fois et des Canadiens français et des Canadiens anglais. Nous avons décidé tous les deux que nous étions des Normands, quoique lui venait de Bourgogne, je pense. Et les Normands, ils disent ni oui ni non. C'est leur force de dire ni oui ni non. À partir de cette parenté, j'allais dire française, on s'est retrouvés bons amis. Le philosophe Jacques Maritain était là aussi, et il était vu comme un avant-gardiste. Il y avait également des médiévistes formés à l'allemande; c'est-à-dire des gens s'attachant à la précision, au manuscrit, des gens du détail technique. Je n'étais pas tellement apte à suivre ce courant-là. Mais, Gilson disait: «Il faut que vous y passiez!» Donc, je me suis soumis à cette aventure soi-disant, une discipline scientifique.

C.A.D.: Vous alliez y chercher une formation générale en philosophie?

B.L.: J'allais chercher une formation plutôt générale. Il y avait là un Institut d'étu-

des médiévales. Mais, je crois que les dominicains avaient alors pris contact avec le père Marie-Dominique Chenu, qui était un autre grand médiéviste qui allait collaborer à la mise sur pied d'un autre Institut d'études médiévales, à Ottawa. J'étais à Toronto parce qu'au fond Gilson était là. Moi, j'avais rêvé plutôt d'être missionnaire. Avec Gilson, j'ai appris à aimer le Moyen Âge et, en l'aimant, j'ai réap-



Originaire de la région de Bellechasse, le père Benoît Lacroix a largement contribué, au cours de sa carrière, à faire connaître et apprécier le Moyen Âge au Québec. (Archives du père Benoît Lacroix).

pris à aimer mon pays qui était la région de Bellechasse.

C.A.D.: Vous avez donc acquis une belle formation sur le Moyen Âge?

B.L.: Et complète! L'art, la liturgie, les manuscrits, la philosophie, la théologie, la culture. Tout y passait!

C.A.D.: Avec votre formation de base, vous avez ainsi retrouvé les racines de la civilisation québécoise?

B.L.: Oui. Jamais je n'aurais pu identifier mes racines si je n'étais pas passé par cette formation.

C.A.D.: Si on s'attardait sur quelques points de la civilisation québécoise et de ses racines médiévales. Si on remonte en Nouvelle-France, peut-on dire que les premiers colons qui sont arrivés ici provenaient d'un milieu qui était encore très fortement imprégné de culture médiévale?

B.L.: Il n'y a aucun doute à ce sujet. Ils étaient des gens du Moyen Âge, le plus pur qui soit. Ils venaient de Normandie, du Poitou. Ils n'arrivaient pas ici pour fuir la France, mais plutôt parce qu'ils étaient des aventuriers comme les gens du Moyen Âge, comme les Vikings, les Normands. Et, ces aventuriers avaient un côté mystique. Mais ce qu'ils ont aussi reçu de cette époque médiévale, à mon avis, c'est surtout toute la grammaire, la logique, la langue, la croyance, le goût de la parole.

Voilà ce qu'ils apportaient du Moyen Âge. Parce qu'ils avaient vécu au Poitou ou en Normandie, ils avaient été moins touchés par tous les changements que connaissait Paris. Comme il arrive de nos jours, il y a beaucoup de choses qui se passent en région sans pour autant toucher les autres coins du Québec. Ces gens, et je crois que Louis Hémon a bien senti cela dans *Maria Chapdelaine*, arrivaient avec tout un bagage de traditions. Vous savez, les racines sont invisibles, mais elles sont toujours là. On n'en parle pas, mais ce sont elles qui font vivre les arbres. Ces gens-là arrivaient avec un passé, pour moi, purement médiéval. Et si on veut en avoir la preuve, qu'on aille étudier ces racines en Acadie. Avec les Acadiens, vous sentez, dans le vocabulaire, des réflexes, des mots, des images et une sensibilité qui viennent des XIV^e et XV^e siècles. On s'est beaucoup moqué de moi ici. Mes confrères me trouvaient obsédé par nos origines. Et moi, je les trouve merveilleux ces confrères qui, au moment où ils me disent que j'obéis à un Moyen Âge romantique, ne cessent pas, eux, d'utiliser grammaire, langue et logique du Moyen Âge; ils aiment étudier les institutions médiévales et les manuscrits du Moyen Âge. Pour moi, ils sont la preuve vivante que

nous sommes des descendants du Moyen Âge!

C.A.D.: Est-ce que l'architecture des premiers temps de la Nouvelle-France et même des périodes postérieures, a conservé des caractéristiques médiévales?

B.L.: En architecture, je dirais ce que Philippe Verdier, historien de l'art, m'a dit souvent: «Vos clochers sont carolingiens». Et moi qui trouvais qu'il exagérait un peu la filiation médiévale - Québec! Mais en étudiant l'architecture du Moyen Âge, en lisant Émile Mâle, en lisant les grands auteurs, on constate que plusieurs de nos clochers sont vraiment esthétiquement médiévaux. Je rêve qu'un chercheur s'intéresse un jour aux clochers et pas seulement au point de vue architectural, mais aussi au point de vue symbolique: le clocher qui signifie le bourg, le village, la vie collective. Sur cet aspect, c'est le regretté Philippe Verdier qui m'a ouvert les yeux.

C.A.D.: Est-ce que le clocher est vraiment le seul élément architectural qu'on ait gardé du Moyen Âge?

B.L.: Il y a les villages aussi: certains sont bâtis comme des bourgs du Moyen Âge. L'Église au centre, le reste autour.

C.A.D.: Un autre moyen préconisé par les autorités françaises pour développer notre pays, était le «système seigneurial», dont les racines plongent directement dans le Moyen Âge. En quoi ce système seigneurial nous a-t-il marqués?

B.L.: Moi, je dirais qu'on avait gardé «une mentalité de seigneur». Dans un village, il y avait un seigneur, le curé. Et le village est fondé sur des mentalités féodales, avec une structure sociale où des personnes servent d'autres personnes. On entend dans les milieux ruraux de Bellechasse: «c'est mon homme engagé». Une femme peut dire de son mari: «c'est mon homme». Très médiéval! Une manière de confier que cet homme-là, j'y suis fidèle. Mon honneur, c'est de lui être fidèle. Je trouve ma raison de vivre dans la fidélité à l'autre. Telle est la loyauté dont parlent les chansons de gestes... Loyauté. Fidélité. Vous retrouvez cela au tout début de notre régime seigneurial. Du point de vue institutionnel, il y a eu des déviations. Mais quand on regarde les mentalités, qui prennent des siècles avant de changer, c'est là qu'on peut trouver, encore de nos jours, des survivances médiévales. Je regardais, l'autre jour, le presbytère de Saint-Michel-de-Bellechasse et je me disais: c'est cela au fond, le manoir d'un seigneur. En donnant une large place au curé, on répondait à d'anciennes mentalités. On lui donnait la dîme pour le loger, pour bien le loger, notre

seigneur! Et on lui promettait, vassal, de venir à l'église et de pratiquer la religion. Ne nous faisons pas d'illusions, il y a encore de la féodalité, et beaucoup dans la fonction publique aujourd'hui! Être au service d'un ministre, d'un personnage politique! Nos ministres seraient des seigneurs et le premier ministre, le roi! Puis il y a la féodalité des filières, des services jusque dans les syndicats!



Selon l'historien de l'art Philippe Verdier, les clochers du Québec seraient inspirés du Moyen Âge tant par leur architecture que par leur signification. Photo Driscoll, 1949. (Coll. Yves Beauregard).

C.A.D.: Parlons d'un autre aspect de la civilisation québécoise: la religion. La théologie et la philosophie ont longtemps été dominées par le thomisme. On sait que plusieurs de nos communautés religieuses ont des racines dans le Moyen Âge. Peut-on affirmer que notre Église a des aspects médiévaux?

B.L.: Nécessairement. Cette Église est traditionnelle par nature et par devoir. Le père de Jacques Cartier et les grands-pères de Maisonneuve, c'étaient des gens du Moyen Âge! Le clergé transmet ici des institutions de style médiéval. Tout ce qui concerne l'éducation et la santé, était alors aux mains du clergé, comme ce sont eux qui, au Moyen Âge, ont fondé les Hôtels-Dieu, les universités, les collèges. Donc, les clercs sont arrivés ici avec les institutions qu'ils ont apportées telles quelles. Ces institutions sont restées en vigueur jusqu'en 1960. Les clercs étaient à la tête de l'éducation au Québec; de façon plus ou moins subtile, ils dominaient aussi le domaine de la santé; les religieuses fondaient des hôpitaux; les «curés» mettaient sur pieds collèges et universités. Il n'y a aucun doute que du point de vue des institutions, santé, en-

seignement et même assistance sociale, toutes avaient été conçues avec des mentalités médiévales de service et de gratuité. Mais il y avait le danger de toute institution: celui d'abuser de son propre pouvoir.

C.A.D.: Le thomisme a-t-il contribué à l'évolution de l'être québécois?

B.L.: Le thomisme, tel qu'on l'a vécu, était un peu artificiel. On ne lisait pas saint

Thomas d'Aquin, on le trouvait trop difficile. On l'interprétait. On faisait des manuels. Mais cela n'a pas empêché l'Université Laval de recevoir de grands thomistes tels un abbé Louis-Adolphe Pâquet ou un Charles de Koninck. Malgré tout, et à cause des manuels, on enseignait le thomisme un peu comme on enseigne parfois l'histoire dans les milieux, disons nationalistes ou fédéralistes, en l'utilisant pour justifier ses combats et ses positions. À l'intérieur de la pratique thomiste, circulaient toutes sortes de pensées, d'idées personnelles. Donc, un faux-thomisme.

Le thomisme véhiculait une pensée catholique, officielle, disons rassurante et très réconfortante pour l'autorité. Pas trop de problèmes: on posait la question, on savait que la réponse viendrait. Contrairement à aujourd'hui. Il ne fallait pas que cela dure. Et cela n'a pas duré.

C.A.D.: À son époque, Charles de Koninck fut l'un des professeurs les plus réputés de l'Université Laval. Aujourd'hui, on le voit avec un regard plus critique.

B.L.: C'est normal. M. de Koninck, homme d'idées et de fortes convictions, enseignait la philosophie et en même temps la religion. Il inféodait à l'intérieur d'un cadre idéologique, qui s'y prêtait facilement, des méthodes qui n'étaient pas nécessairement philosophiques. À l'époque on ne distinguait pas toujours théologie et philosophie, pas plus qu'on ne distingue toujours aujourd'hui économie et politique. De Koninck reste un maître à penser.

C.A.D.: Est-ce que le thomisme a encore une influence au Québec?

B.L.: Peu. Comme pour la religion ici, cela a été la bascule. Après Thomas venait Marx, Freud et d'autres. Psychologie et sciences sociales se sont emparées d'une partie du secteur philosophique. Confusion des objets, confusion des méthodes. À l'heure actuelle on ne peut pas dire que le thomisme survit. Toutefois il y a des gens qui s'y intéressent comme sujet d'études ou pour se situer en tant qu'idéologues.

C.A.D.: Les élites québécoises au pouvoir sont issues de la fin de la «belle époque» du thomisme?



Quelques scènes de vie à la campagne que connurent les parents et grands-parents des premiers colons de la Nouvelle-France.
(Virgile. «Géorgiques». J. Grüningen, Strasbourg, 1502).

B.L.: Elles sont issues de ce monde oui, mais la plupart ont connu des révolutions intérieures profondes, des changements d'attitudes qui font que les philosophies

traditionnelles ne sont pas très à la mode. Mais, ici et là, pointent de nouveau Platon, Aristote...

PETIT LEXIQUE MÉDIÉVAL EN BEAUCE QUÉBÉCOISE

ABATEIS (XII^e s.): abatis
ABRIER (XIII^e s.): mettre à l'abri
ACCOUSTOMANCE (XII^e s.): accoutumance
AFILER (XII^e s.): aiguiser
ALAIER (XII^e s.): enlaidir
APERCEVANCE (XII^e s.): apparence
APPOINTEMENT (XV^e s.): rendez-vous
ASSIRE (XII^e s.): asseoir
ATISONER (XII^e s.): attiser
ATTRAYANCE (XII^e s.): attirance
AVENABLE (XII^e s.): avenant
AVIGORER (XII^e s.): rendre vigoureux
AVISER (XI^e s.): avertir
BAIGNERIE (XIV^e s.): averse
BAILLAGE (XIII^e s.): fermage
BAN, BANAGE (XII^e s.): termes juridiques
BARGUIGNAGE (XIII^e s.): marchandage
BÉNÉFICE (XIII^e s.): bienfait
BERGERETE (XII^e s.): petite bergère
BESOIGNABLE (XII^e s.): urgent
BESOIGNIER (XII^e s.): besogner
BESTERIE (XV^e s.): bêtise
BEVERIE (XII^e s.): ivrognerie
BLESME, -IR (XI^e s.): blêmir
BLESSEMENT (XII^e s.): pâleur
BRUNETE (XIII^e s.): brun
BUSCHERIE (XIII^e s.): bûcher
CANE (XII^e s.): boîte à conserve
CHAGRINEUX (XV^e s.): chagrinant
CHAITIF (XI^e s.): chétif
CHANTEMENT (XII^e s.): chant
CHANTERIE (XII^e s.): chant
CHARGEABLE (XIII^e s.): pesant
CONQUÉRABLE (XIV^e s.): séduisant
CONSEILLEMENT (XII^e s.): conservation
CORNAGE (XII^e s.): droits sur les bêtes à cornes
COSTAGE (XIII^e s.): coût
COUSTUMAGE (XIII^e s.): coutume
CREVER (XII^e s.): mourir
CRIAGE (XIII^e s.): cri

CRIN (XI^e s.): poil
DÉBATTEMENT (XV^e s.): effort
DÉCAREMER (XII^e s.): laisser le jeûne
DEMÈNEMENT (XII^e s.): conduite
DESERRER (XII^e s.): défaire
DESPUTEMENT (XII^e s.): dispute
DEVINAGE (XII^e s.): prévision
DISANCE (XII^e s.): parole
DOCTRINAGE (XII^e s.): enseignement
DONAISON (XIII^e s.): donation
DORMEMENT (XII^e s.): sommeil
ENBESOGNEMENT (XIV^e s.): occupation
EMPLISSEMENT (XIII^e s.): empiissage
EMPOIGNEURE (XIII^e s.): poignée
ENAMORER (XII^e s.): s'éprendre
ENDUREMENT (XII^e s.): endurance
ENQUERRE, -QUERE (XI^e s.): s'informer
ENTAILLIER (XI^e s.): tailler
ENTENDABLE (XII^e s.): intelligible
ENTOMBER (XII^e s.): mettre au tombeau
ENTRELAISSIER (XII^e s.): interrompre
ESTRIVER (XII^e s.): taquiner
FABLER (XII^e s.): raconter
FAILANCE (XII^e s.): manquement
FAISANCE (XII^e s.): action
FEBLET (XI^e s.): confiance
FORÇAGE (XII^e s.): effort
FRINGUE (XII^e s.): sautillerment
GALANT (XI^e s.): réjouissant
GARDANCE (XIV^e s.): garde
GARGOTER (XIV^e s.): roucouler
GARNEMENT (XIII^e s.): vaurien
GENTEMENT (XI^e s.): noblement
GOVERNANCE (XIV^e s.): conduite
GOVERNE (XV^e s.): manière
GRIFFIGNEURE (XIV^e s.): égratignure
GRAFIIGNIER (XV^e s.): égratigner
GRAVELE (XII^e s.): gravier
HARPER (XII^e s.): jouer de la harpe
HONTER (XI^e s.): déshonorer

IMPORTABLE (XIV^e s.): insupportable
INCONNUEMENT (XV^e s.): anonymement
JAMBETER (XII^e s.): gigoter
JARGON (XI^e s.): langage
OUTRAGEUX (XII^e s.): injurieux
PARLANCE, -LERI, -LEURE (XII^e s.): langage
PASSEMENT (XII^e s.): rites
PESANCE (XI^e s.): pesanteur
PLORENCE (XII^e s.): pleurs
PLUIAGE (XIII^e s.): pluie
POIGNIER (XII^e s.): saisir
PRIVANCE (XII^e s.): privation
PRIVÉTÉ (XIII^e s.): intimité
PUNISSEMENT (XII^e s.): punition
PUTERIE (XII^e s.): débauche
RAMENDAGE (XV^e s.): réparation
RECORDANCE (XIII^e s.): souvenir
RECORDER (XI^e s.): rappeler
RECOVRANGE (XI^e s.): rappel
REMEMBRANCE (XI^e s.): souvenir
REMEMBRER (XVI^e s.): remettre en mémoire
RENAQUER (XIV^e s.): renaceler
RENARDER (XIV^e s.): ruser
RENDAGE (XII^e s.): profit
REPENTANCE (XII^e s.): regret
RESVEILLEMENT (XIV^e s.): réveil
RIMASSER (XV^e s.): parler pour parler
RISER (XII^e s.): se moquer
RUINEUX (XIV^e s.): menacé de ruine
RUSEUR (XIV^e s.): intrigant
SAFRE (XIII^e s.): glouton
SERVANT (XII^e s.): serviteur
TALOCHE (XIV^e s.): talocher
TARDANCE (XIV^e s.): retard
TUMBER (XII^e s.): tomber
VANTERIE (XII^e s.): vantardise

par Benoît Lacroix. «Gens des Terres d'en haut» dans Mélanges offerts au cardinal Louis-Albert Vachon. Québec: Université Laval, 1989. pp. 245-246.

C.A.D.: Il y a eu, semble-t-il, une fascination pour le Moyen Âge chez les intellectuels québécois? Pourquoi un Institut d'études médiévales à Montréal? À l'Université Laval en 1974, il y avait au moins six ou sept professeurs en histoire, histoire de l'art et littérature qui étaient des médiévistes? Pourquoi?

B.L.: Je pense à deux raisons. D'abord du point de vue scientifique, il est normal que l'étude des autres traditions nous attire. Il y a en outre qu'au Moyen Âge se trouvent nos origines lointaines. Français en Amérique du Nord! Vous vous rendez compte! Nous parlons français! Quelque chose d'unique. Fascinant culturellement, historiquement: pourquoi parlons-nous français? Nous parlons français parce que plusieurs d'entre nous avons gardé notre langue du XVI^e et XVII^e siècles. Donc, ayant gardé notre langue, nous voulons savoir comment et quand elle a commencé, ce qui nous ramène aux XIII^e et XIV^e siècles. C'est la fascination ou le goût des racines. Considérez - autre exemple - notre engouement pour la généalogie. Au moment où nous refusons notre passé, il y a des salles pleines de gens de tous les milieux dans les bibliothèques qui font de la généalogie. Des jeunes, qui refusent totalement la religion de leurs parents, s'en vont chercher des vieux meubles, des vieux crucifix, des vieilles «images saintes» et mettent cela dans leurs maisons! Qu'est-ce qu'il y a derrière cela? Pour moi, c'est un phénomène assez extraordinaire! Une minorité doit s'identifier. Elle veut s'identifier, apprendre d'où elle vient. En 1995, elle peut s'identifier grâce au Moyen Âge. Et, surtout le Moyen Âge français. Il y a la musique aussi. D'où le goût du grégorien chez des gens qui ont abandonné la pratique religieuse. Qu'est-ce que cela veut dire? Cela veut dire que, dans une époque de révolutions, les gens veulent retrouver des orien-

tations ou leurs traditions. C'est normal, quand l'arbre branle, on regarde si les racines sont là. Or, elles sont là, et le



Étienne Gilson (1884-1978), historien des philosophies médiévales, célèbre professeur du Collège de France, est venu au Canada plus de 40 fois. Il fonda en 1929, à Toronto, un institut de recherches devenu plus tard le Pontifical Institute of Medieval Studies : membre de l'Académie française (1946), il a eu une influence marquée sur plusieurs intellectuels québécois. (Photo tirée de l'importante biographie que lui a consacrée Laurence K. Shook en 1984).

Moyen Âge en est un merveilleux témoin vivant.

C.A.D.: Comment votre ordre, qui remonte au Moyen Âge, a contribué à vous façonner, à vous transformer?

B.L.: De deux façons. D'abord j'ai été marqué, car je n'étais pas un intellectuel du tout, par ce goût qu'ont les fondateurs

dominicains pour les études, les idées, par le besoin de mettre de l'intelligence dans la vie, les croyances, les habitudes.

Moi, je venais d'un milieu rural. Pour moi, quelques pratiques religieuses suffisaient. Chez les dominicains j'ai appris la lumière. Exigence de croyance, exigence de lumière. J'ai trouvé dans ma communauté, beaucoup de liberté. J'étais surpris d'autant qu'en étudiant le Moyen Âge, j'avais rencontré l'Inquisition à laquelle les dominicains ont été mêlés. Pourtant, je trouvais une communauté, la même qu'au temps de l'Inquisition, vivante, dynamique, éprise de liberté. Oui de liberté, liberté de croire, liberté de penser, liberté d'imaginer. Et je suis encore étonné que l'on puisse ainsi à travers sa propre expérience vivre aussi audacieusement, développer des réflexes positifs face aux croyances qui sont siennes et face à l'incroyance des autres qui, eux aussi, ont leurs questions.

C.A.D.: Vous vous êtes amené chez les dominicains, mais pourquoi pas les franciscains?

B.L.: Encore une fois, me voilà fasciné par le dénouement des événements. Sans trop m'en rendre compte à l'époque (c'était en 1936) je rejoins une communauté fondée en 1215. J'y vais sous l'influence d'un franciscain, Égide Roy (+ 1952), né à Saint-Michel-de-Bellechasse. Comme moi! Au fond du cœur, et si j'avais été plus conscient, plus brave, j'aurais dû rejoindre les bénédictins dont d'admirais.... de loin la régularité monastique. Or, ces trois communautés ont été fondées au Moyen Âge. Vous vous rendez compte? Elles existent encore aujourd'hui. Tel est le Moyen Âge que j'aime: celui de mes racines, lointain et si près à la fois! ♦

Entrevue réalisée avec le père Benoît Lacroix, le 25 avril 1995, à la résidence Saint-Albert-le-Grand à Montréal.

L'HISTOIRE EN SON ET LUMIÈRE



EXPLORE

Vivez la fondation de Québec avec les compagnons de Champlain

63, rue Dalhousie
Québec (Québec) G1K 4B6
(418) 692-2063
(Voisin du Musée de la civilisation)



LE MUSÉE DU FORT

Revivez les six siècles de Québec

10, rue Sainte-Anne
Québec (Québec) G1R 3X1
(418) 692-2175
(Face au Château Frontenac)